

LA

PORTEUSE DE PAIN

PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

L

PAUL Harmant jeta sur son prétendu cousin un regard défiant.

—Qu'as-tu donc de si sérieux à me communiquer ? demanda-t-il.

—Tu vas le savoir, mais encore une fois gagnons ton cabinet. Je ne te retiendrai qu'un instant.

Le riche industriel fit un geste d'ennui, puis tout à coup se décida.

—Eh bien ! suis-moi, dit-il d'un ton bourru.

Les prétendus cousins se rendirent dans le cabinet de travail parfaitement isolé. Jacques continua :

—Nous voilà seuls. Maintenant parle.

—Donne un tour de clef à la porte.

—C'est fait.

—Alors, causons, reprit Ovide en s'installant à califourchon sur une chaise et en se servant du dossier comme d'un point d'appui pour ses deux bras. Tu es bien décidé à quitter l'Amérique.

—J'y suis décidé, oui.

—C'est parfait ! Et qu'est-ce que tu vas faire de moi, cousin ?

—Tu me suivras.

—Oh ! que nenni !

—Pourquoi ?

—Parce que je n'ai aucune envie de retourner dans un pays où je pourrais avoir des ennuis avec une justice ridiculement chatouilleuse.

—Tu veux parler sans doute du mandat d'amener lancé contre toi jadis ? Mais tu n'as rien à craindre. Il y a plus que prescription. On ne peut t'inquiéter.

—Je le sais à merveille, mais je préfère rester en Amérique.

—Eh ! bien, rien ne t'empêche d'y rester. J'imposerai ton engagement à mon acquéreur. Tu auras de bons appointements et tant pour cent sur les affaires. Cela te convient-il ?

—Non, répondit Ovide en roulant une cigarette.

—Alors, que veux-tu ?

—T'acheter ton usine.

Jacques Garaud regarda en riant son prétendu cousin.

—Diable ! Je te croyais sans le sou en te voyant chaque jour faire appel à ma caisse pour payer tes dettes de jeu. Et à t'entendre il paraît que, loin d'être à sec, tu as mis de côté la jolie somme d'un million ! Mes compliments, cousin !

—Je n'ai pas un sou de côté. J'ai encore perdu hier au soir un millier de francs que tu me donneras tout à l'heure, et cependant je t'achète ton usine.

—Je demande le mot de l'énigme.

—Il n'y a là aucune énigme. Nous rédigerons un acte de vente. Tu me signeras une quittance d'un million, et tu me remettras deux cent mille francs comme fonds de roulement.

—Allons, tu plaisantes, dit avec un rire forcé Jacques Garaud inquiet, mais voulant cacher son inquiétude.

—Plaisanter ? Moi ? Jamais ! Ma proposition t'indique le prix que je mets à mon silence.

Jacques se dressa comme mû par un ressort.

—Ton silence ! s'écria-t-il ; qu'ai-je besoin de ton silence ? Je n'ai rien à cacher, moi ! Je ne crains rien.

—En es-tu sûr ?

—Certes !

Cherche bien, cousin ; cherche consciencieusement, et tu verras que ton retour en France n'est possible qu'à la condition que je me tairai.

L'inquiétude de l'industriel devint de l'angoisse. Cependant il ne comprenait point encore ce que contenaient les vagues menaces d'Ovide Soliveau.

—Que veux-tu dire ? demanda-t-il d'une voix un peu tremblante.

—Que JACQUES GARAUD, s'il était connu, aurait grand tort de retourner dans le pays témoin de ses exploits.

En entendant à l'improviste ce nom de JACQUES GARAUD, l'ex-contremaître ne fut pas maître de lui-même, et s'élança sur Ovide.

—Mais, entre autres choses, sur l'acte de décès du cousin Paul Harmant.

—Mensonge !

—Allons, mon vieux, ne fait pas la bête ! Je sais tout ! tu entends, absolument TOUT ! Mais, néanmoins, tu pourras aller en France sans inconvénient, pourvu que je garde le silence, car alors personne ne se doutera que tu as commis une ribambelle de crimes et laissé condamner à ta place la malheureuse Jeanne Fortier.

—J'y veux aller quand même ! répliqua d'un ton cynique l'ex-contremaître, reprenant son sang froid maintenant qu'il voyait le péril en face. Qu'ai-je à craindre de la justice ? Ainsi que je te le disais tout à l'heure pour ce qui te concerne, il y a prescription.

—Turlututu ! répondit Ovide en riant, tu te mets le doigt dans l'œil jusqu'au coude, mon vieux ! Il y a prescription pour l'incendie, pour le vol, pour l'assassinat, d'accord, mais nullement pour l'usurpation du nom de "Paul Harmant !" Qu'une plainte accompagnée de preuves arrive au

parquet, t'accusant de porter un nom qui ne t'appartient pas, et tu verras tout aussitôt la justice s'occuper de toi, de ton présent et de ton passé.

—Et tu porteras cette plainte ? demanda Jacques frémissant.

—Ça dépend. "Oui," si tu n'es pas gentil. "Non," si tu fais ce que j'attends de toi. Crois-moi, ma vieille, ne regarde pas à payer mon dévouement et ma discrétion. Voilà pas mal de temps que je sais qui tu es, ça remonte presque à l'époque de ton mariage. Est-ce que je t'ai livré ? Est-ce que je t'ai menacé ? Est-ce que je t'ai fait chanter ? Du tout ! Je me suis tenu tranquille et j'ai travaillé comme toi sans brouiller les cartes, te laissant te servir des atouts que tu avais dans les mains et acquérir une grosse fortune ; mais ton affaire est plus que faite, la vieillesse approche, la fatigue arrive, le moment est venu de penser à mon avenir, à ma tranquillité... et j'y pense.

LI

Jacques Garaud écoutait d'un air sombre, sans interrompre. Ovide poursuivit :

—Vois-tu, ma vieille, j'ai été assez longtemps un "sous-ordres." Je veux devenir patron à mon tour. C'est une idée parfaitement arrêtée. Ainsi donc, donne-moi l'usine et deux cent mille francs de fonds de roulement, sinon je dis à qui veut l'entendre que Paul Harmant, jouissant ici de l'estime universelle, n'est

qu'un joli gremlin qui se nomme Jacques Garaud, et, après l'avoir dit, je le prouve. C'est ça qui fera plaisir à ta fille ! Ah ! tu avais un fier toupet, mon bonhomme quand tu me faisais de la morale sur le paquebot, entre Southampton et New-York ! Le plus canaille de nous deux, tu sais que c'était toi ! Du reste, très fort et très chic ! Bref, restons amis et cousins, comme devant ; sois gentil, et ce n'est pas moi qui t'empêcherai d'être heureux ! Pars pour la France et fais-y beaucoup d'esbrouffe sous le nom de Paul Harmant, ça m'enchantera, pourvu que je reste ici seul maître de l'ancienne maison "James Mortimer and Co. !"

Jacques s'était levé. Il marcha sur Ovide, les yeux égarés, les poings serrés, menaçant.

Et si je te tuais ? fit-il d'une voix sifflante.

Ovide se mit à rire en roulant avec le plus complet sang-froid une autre cigarette.



Allons ! se dit-elle en faisant un geste de résolution. A la garde de Dieu ! —(Voir p. 30, col. 2).

—Quel nom viens-tu de prononcer ? s'écria-t-il, en le saisissant par les épaules.

—Le tien, parbleu ! répondit Ovide sans se décontenancer. Allons, cousin de contre-bande, bas les masques ! Tu t'appelles "Jacques Garaud," tu as incendié l'usine d'Alfortville et tu as volé et assassiné ton patron, l'ingénieur Labroue. Après ces gentilles tu t'es créé une individualité nouvelle en te servant d'un livret tombé entre tes mains et en te glissant dans la peau de Paul Harmant mort à l'hôpital de Genève, le 15 avril 1856.

Jacques terrifié recula, chancelant comme un homme ivre.

—Qui prétend cela ? demanda-t-il d'une voix étranglée.

—Moi.

—Sur quoi t'appuies-tu ?